

Notes de lectures de Georges Leroy

Avril 2009 2/2



L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation concerne davantage le fond sur la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

Note: La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau:
(BR impression plus rapide et HR illustrations meilleures)

L'orage



Romain Gary

Livre de poche, 160 p., 5,5 €

Ce recueil réunit des nouvelles écrites entre 1935 et 1967 depuis lors introuvables car éparpillées dans diverses revues aujourd'hui disparues: 'L'Orage' (1935), 'Une Petite femme' (1935), 'Géographie' humaine (1943), 'Sergent Gnama' (1946), 'Dix ans après ou la plus vieille histoire du monde' (1967); ainsi que 'Le Grec' et 'À bout de souffle' (1970) restées à ce jour inédites. Ces textes contiennent déjà en germe l'obsession de Romain Gary pour les thèmes du dédoublement, de la fuite et du suicide qui poursuivront l'écrivain jusqu'à la fin de sa vie.

La quête de l'identité, tel est le moteur de l'œuvre de Romain Gary. Rien de surprenant pour cet immigré d'origine lituanienne, né Roman Kacew de père inconnu, qui écrit une

partie de son œuvre sous différents pseudonymes comme Fosco Sinibaldi, Shatan Bogat et surtout Émile Ajar. Arrivé en France à l'âge de 13 ans, Romain Gary se distingue pendant la Seconde Guerre mondiale. Il fait ensuite carrière dans la diplomatie. Il écrit de nombreux romans, dont *Les Racines du ciel*, qui obtient le prix Goncourt en 1956. Un an après le suicide de sa femme, la comédienne Jean Seberg, il connaît la même fin tragique.

Littérature monstre



Pierre Jourde

Esprit des péninsules, 720 p., 27 €

Vient de paraître, aux éditions L'esprit des péninsules, le dernier essai de Pierre Jourde. C'est un recueil d'articles remaniés ou complétés. Intitulé *Littérature monstre*, le programme est absolument revigorant: Parce qu'il s'agit ici de la littérature dans les formes excessives qu'elle commence

à prendre à la fin du XIX^e siècle. Dans son désir d'absolu, le texte aspire à la monstruosité, sous la forme du détachement de tout, valeurs, humanité, sens même. Et dans la mesure où il s'agit encore de représenter l'humain, ce n'est plus sous la forme de ce « monstre incompréhensible » dont parle Pascal. (...) Ce monstre qui prend vie au siècle de Maldoror engendre deux lignées, dont on tente ici de suivre le fil, un peu dans l'esprit de Mensonge romantique et vérité romanesque de Girard: celle pour laquelle la singularité ou le monstrueux demeure l'horizon; celle qui tente d'aller plus loin que la singularité même.

L'ouvrage est divisé en plusieurs parties, chacune à teneur particulière (« Loufoqueries », « Monstruosités », « Polémiques », « L'objet singulier »), bien que tous les textes vont dans un sens commun, l'observation du paradoxe inhérent à la littérature (et à l'art) qui donne l'universel le plus authentique au Cœur de la singularité même. L'auteur y traite principalement d'une littérature française et de la modernité littéraire des deux derniers siècles. Il n'hésite pas non plus à se rapprocher du temps présent en causant de dernières parutions, françaises ou étrangères. Souvent plutôt par la critique polémique et acerbe, comme cela avait déjà été le cas avec *La littérature sans estomac* en 2002. Une belle approche de la modernité française donc, connaissant la pas-

sion et la verve de l'auteur, tour à tour enthousiaste et cynique, pertinente et érudite, et non dénuée d'humour. On y trouvera à l'inverse beaucoup d'analyses empathiques. Toutefois on regrettera l'absence d'index, très utile dans un tel ouvrage.

Ce livre traite finalement de la question de la singularité, en général et en littérature en particulier. D'ailleurs pour Marcel Schwob, la littérature est vouée à la représentation des singularités. Les écrivains étudiés ici sont, chacun à leur manière, des montreurs de singularités (de monstres). Ils en font des objets de désir, de fascination, d'amour ou de répulsion. Ils en mettent en scène, par le langage, le caractère irréductible. L'art cherche l'unique.

Miroirs de l'identité



★★★★☆

Jean-François Marquet

Cerf, 370 p., 38 €

Les grands mythes grecs sont toujours d'actualité, en l'occurrence celui de Narcisse. En effet depuis toujours, l'homme est en quête d'un miroir dans lequel il pourrait trouver, enfin ramassée et comprise, l'image de sa propre identité éparse.

La philosophie de Jean-François Marquet refuse la séparation et le cloisonnement des différents registres de la pensée et renoue ainsi avec l'harmonie originelle qui unit la philosophie et l'art, car tout concourt à l'expression d'un élément unique, d'un Même, en qui prennent naissance les différentes impulsions de

l'homme à dire l'essentiel de sa condition à travers la philosophie, l'art ou la littérature. Sa pensée est sous-tendue par une philosophie de l'histoire : quand la philosophie a fait son temps, « le temps se ferme et l'espace s'ouvre » ; vient alors l'époque de la récapitulation, celle de la lumière la plus crépusculaire, c'est-à-dire la plus étendue et la plus lumineuse également, celle qui permet d'aller au fond même de l'histoire et de la singularité de chacune de ses figures pour en recueillir le sens de continuité, l'émergence de l'Un et du Seul, du Singulier. Le « prérationnel » absolu surgit en chaque personne humaine pour lui infliger une blessure dont la guérison n'aura lieu qu'après de lui.

L'élément d'une telle recherche d'unité, l'Homme le trouve dans le langage, et avant tout dans deux formes privilégiées de celui-ci : la philosophie et la littérature. La première cherchant à tout enclorre dans un seul concept ; et la seconde dans une forme unique. Mais, dans ses manifestations les plus hautes, chacune de ces deux tentatives reste secrètement hantée par l'autre, comme tente de le montrer, l'auteur.

On pourra trouver différentes versions de cette image récapitulatrice dans laquelle se condensent, pour l'homme, non seulement ce qu'il est, mais plus généralement ce qui est. Elle pourra être l'image d'une chose, d'un infiniment petit résumant tout (le point de Pascal, l'atome séminal de Diderot ou de Hugo. Elle pourra être aussi l'image d'un acte sacré – soit bénéfique, soit transgressif – d'une fête liturgique dont Wagner, Mallarmé, Proust tenteraient de fixer le rituel, alors que Barbey ou Gracq y maintiendront l'obsession fasciné du sacrilège. Elle pourra enfin me mettre en présence de quelqu'un, d'une individualité souveraine qui est simultanément toutes les autres et dont on peut donc dire qu'elle est divine : l'Homme-Dieu de Hölderlin et Kierkegaard, ou l'Ange de Rilke. Dans ce

dernier type d'exemples, ce n'est du reste plus à une image que le lecteur a affaire, mais au miroir lui-même devant lequel il se trouve traduit et où il rencontre la mesure de son destin comme l'assignation de sa tâche. De ces miroirs beaucoup sont aujourd'hui brisés et les images évanouies.

Ce recueil est un hommage modeste, mais nostalgique, aux minutieux microcosmes dans lesquels une humanité plus ambitieuse avait essayé peut-être avec succès de cerner son énigme. En quête d'un miroir pour son identité éparse, c'est bien dans la philosophie et la littérature que l'homme tente de trouver le reflet de son être.

La fraternité sacerdotale Saint-Pierre



★★★★☆

Thomas Grimaux

170 p., 29 €

À l'occasion des 20 ans de la Fraternité Saint-Pierre, Thomas Grimaux signe une enquête exclusive et fait découvrir maints aspects cachés de la Fraternité et de ses apostolats. En 176 pages de photos, dont certaines inédites, le lecteur rentre dans l'intimité de la vie des prêtres et de leurs apostolats. Rappelons que la Fraternité a été fondée le 18 juillet 1988 en l'Abbaye de Hauterive (Suisse) par une douzaine de prêtres et quelques séminaristes. Peu de temps après sa fondation et grâce à l'aide du cardinal Joseph Ratzinger, elle a été accueillie par Mgr Joseph Stimpfle, évêque d'Augsbourg (Allemagne) à Wigratzbad, sanctuaire marial bavarois. Les constitutions de la Fraternité

Saint-Pierre ont été approuvées définitivement le 29 juin 2003 par le Saint-Siège. Elles précisent que « c'est une société de vie apostolique de droit pontifical dont les membres, selon les termes du droit, poursuivent la fin apostolique propre de la société, et, en menant la vie commune selon une forme particulière, tendent à la perfection de la charité par l'observance des Constitutions ». La FSSP s'est vue accorder l'usage des livres liturgiques de 1962. Précisons qu'aujourd'hui, la Fraternité Saint-Pierre est présente dans plus de vingt pays et compte environ 200 prêtres ainsi que 110 séminaristes. Dans ce livre, les fondamentaux de la Fraternité (Sanctification des prêtres, Messe traditionnelle, Romanité, Thomisme, etc.) sont présentés, ainsi que ses apostolats (Justice de la Prière, solidité de la Foi, miséricorde des Sacrements, Charité missionnaire). Beaucoup de joie et de grâces à partager. Un livre d'art et de spiritualité.

La Nouvelle Revue française



★★★★☆

Michel Braudeau

Gallimard, 400 p., 19,50 €

Trois lettres sont synonymes de littérature. La NRF, cent ans après sa naissance, reste une revue très prestigieuse. Elle a hébergé dans ses colonnes les plus grandes signatures: de Claudel à Aragon ou de Proust à Artaud, celui qui porte l'habit et celui qui décoche les flèches. Ce numéro 588 couronne un siècle de vie, de combat, de fureur littéraire. Il s'ouvre sur une présentation de la revue si-

gnée par Alban Cerisier, éditeur, rue Sébastien-Bottin depuis une dizaine d'années. On y trouve ensuite une conférence de Jacques Rivière qui explique le rôle de la revue dans la vie littéraire d'avant-guerre. Il y a aussi des pages d'André Gide sur le fameux « esprit NRF », cette alchimie qui réunit des écrivains si différents: « Aucun credo ne régnait parmi nous, mais un égal amour de l'art, et, je puis dire, un égal désintéressement. » Après des extraits d'une savoureuse correspondance entre Jean Paulhan et Gaston Gallimard, on peut lire un entretien entre Jacques Réda, l'ancien rédacteur en chef, et l'actuel, Michel Braudeau. La littérature contemporaine n'est pas oubliée. S'instaure alors un dialogue imaginaire entre des écrivains d'aujourd'hui et ceux qui, hier, participèrent au rayonnement de la NRF. Sylvain Tesson répond ainsi à Joseph Delteil, Cécile Guilbert à Paul Morand, Marie NDiaye à Ionesco, Jonathan Littell à Maurice Blanchot... C'est brillant et mordant. La NRF a cent ans, et toutes ses dents.

Henri II



★★★★☆

Didier Le Fur

Tallandier, 624 p., 30 €

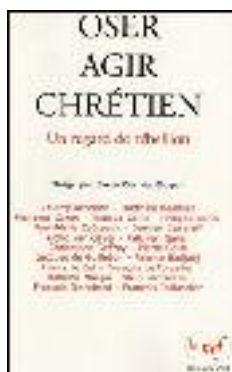
Après Louis XII et Charles VIII, l'historien Didier Le Fur s'est intéressé cette fois à Henri II, un autre oublié de notre généalogie royale, qui a régné sur la France de 1547 à 1559. Ce spécialiste de la transition du Moyen Âge à la Renaissance se serait-il fixé pour tâche de réparer les injustices de notre mémoire nationale? En ce cas, il n'est pas prêt d'être à

court de sujet. Il faut pas mal d'imagination pour s'intéresser à la personnalité d'un roi comme Henri II, second fils de François Ier, que les mésaventures de son frère aîné conduisirent bien involontairement sur le trône de France. À part sa mort spectaculaire, dans un tournoi, comme au Moyen Âge, en combattant contre le capitaine de ses gardes écossaises, Gabriel de Montgomery, il ne reste pas grand-chose dans les mémoires de ce règne tampon entre les fastes de François Ier et les temps fiévreux et sanglants des guerres de religion.

Et pourtant, à lire cet opus, on finit par se passionner pour ce roi étonnant, ayant parcouru le royaume, qui a eu la chance de régner sur un pays encore pacifié, héritier à plus d'un titre de la culture italienne importée par François Ier lors de ses malheureuses campagnes d'Italie. On oublie aussi trop souvent qu'Henri II contribua bien involontairement aux raffinements de nos mœurs, puisqu'il fut le mari de Catherine de Médicis. La célèbre régente, mère des derniers Valois, a acquis en France une légende « noire », au point qu'elle a fini par occulter la mémoire de son mari. Or, sur plus d'un plan, notamment diplomatique, le règne d'Henri II fut une belle espérance. Mais, comme souvent en France, l'œuvre royale ne fut pas suivie d'effet. Henri II n'a pas négligé le Nouveau Monde, il lança des expéditions jusqu'au Brésil, avec le célèbre Villegagnon qui fonda Rio de Janeiro. Mais, là encore, ces opérations navales n'ont pas été poursuivies. Ce roi remporta aussi d'importantes victoires, comme la symbolique prise de Calais. Il recouvra Boulogne. Et c'est toujours à lui qu'on doit le rapprochement avec l'Écosse, une stratégie habile pour prendre de revers une monarchie désormais dangereuse, l'Angleterre des Tudors. Malheureusement, là encore, sans lendemain. Cette biographie se lit avec plaisir, notamment parce que l'auteur ne néglige pas les détails,

comme le très hilarant défilé des Connards, une confrérie rouennaise décernant un prix au bourgeois le plus ridicule de l'année.

Oser agir chrétien



★★★★☆

Gwen Garnier-Duguy

La Nef, 228 p., 22 €

Ce livre est dû à un constat. De nombreux intellectuels sont comme sortis de leur réserve vis-à-vis de l'importance qu'occupe la dimension chrétienne dans leur propre vie. Les «aveux» se sont multipliés. Ici on explique comment on redevient chrétien. Là on s'affirme clairement catholique. Ailleurs on revisite le modèle du Christ comme réponse à la surenchère moderne de la violence. Toutes ces voix ont pris position dans des livres séparés. Ce livre rassemble des témoignages et des propositions. Ce recueil montre d'abord l'émergence d'une jeunesse intellectuelle chrétienne qui entend prendre part aux grandes questions et aux grands débats qui s'abattent sur la société (Matthieu Baumier, Maxence Caron, Thibaud Collin, Falk van Gaver, Jacques de Guillebon, Fabrice Hadjadj, François Taillandier...). Le Christ est celui qui a vaincu le monde, c'est-à-dire comme celui qui n'a pas transigé sur les valeurs fondamentales qui peuvent faire d'un être humain un Homme debout. Ensuite, il ressort que le christianisme est un réel agent de métamorphose. Quelque chose court à travers toutes ces voix, qui rafraîchit l'image que l'on se fait d'un christianisme bigot,

ravi de la crèche. Par ailleurs aucune Révélation nouvelle, depuis le christianisme, n'est venue restructurer la société. Nous sommes toujours, en Occident, dans une société chrétienne, atténuée, certes, par d'autres forces en présence, mais qui ne dévoilent rien de supérieur à la connaissance de l'être humain apportée par la Révélation du Christ, et qui ne répondent pas mieux à la soif d'absolu et d'immatériel qui meut notre espèce. La force d'embrassement que représente le message du Christ demeure intacte.

Oser le marketing durable



★★★★☆

**Ch Sempels et
M Vandercammen**

Pearson, 210 p., 25 €

Impossible de continuer à produire et consommer aujourd'hui comme si nos ressources naturelles étaient illimitées et comme si nous étions seuls au monde. Mais à quoi les marchés sont-ils vraiment prêts en termes d'offres écologiques ou éthiques. Les préoccupations environnementales et sociales sont-elles réellement en train de modifier les comportements d'achat? Et comment les entreprises peuvent-elles concilier recherche de croissance et souci d'un engagement responsable? Le marketing a un formidable rôle à jouer dans le développement durable. Telle est la démonstration que nous livrent avec brio les auteurs de cet ouvrage. Ils interrogent et dégagent les opportunités de marché actuelles et à venir, les attentes et tendances côté consommateurs, et les perspectives innovantes de création de valeur respectueuses de nos res-

sources. Études et exemples à l'appui, ils montrent ainsi comment des entreprises connues ou moins connues ont adopté et mis en œuvre avec succès des choix durables, responsables et rentables. Quand développement durable rime avec croissance pour l'entreprise et bénéfices pour le consommateur. L'ouvrage indispensable pour imaginer des solutions d'avenir afin que développement durable rime avec croissance pour l'entreprise et bénéfices pour le consommateur.

Proust, le chat et moi



★★★★☆

Jean Cau

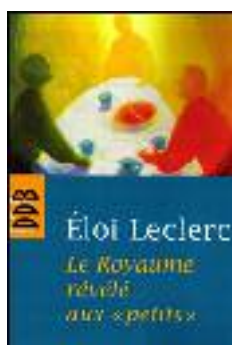
La Table ronde, 250 p., 8,5 €

Secrétaire de Sartre entre 1947 et 1956, l'auteur peint, à travers son œuvre les adhésions et les interrogations de toute une génération (le Fort intérieur, 1947; les Paroissiens, 1958; la Pitié de Dieu, 1961). Critique acerbe de la décadence du monde occidental dans ses pamphlets (Lettre ouverte aux têtes de chiens occidentaux, 1967), ses romans (le Spectre de l'amour, 1968), ses récits allégoriques (la Conquête de Zanzibar, 1980; le Grand Soleil, 1981) et son théâtre (les Yeux crevés, 1967), il regarde avec nostalgie son enfance (les Enfants, 1975; Nouvelles du Paradis, 1980; les Culottes courtes, 1988) et son activité d'écrivain (Proust, le chat et moi, 1984).

Par quel mystère la tauromachie ressemble-t-elle à la littérature? Comment l'auteur a vaincu le temps et ré-pété les séquences d'une vie irres-

ponsable grâce à la littérature? Comment a-t-il vécu l'enfance de l'art et pourquoi l'art est une éternelle enfance? Pourquoi La Recherche est-elle le dernier livre de l'Occident? Comment Proust, avec des débris et des ruines, a-t-il bâti le dernier temple? Pourquoi est-il, de ces ruines, l'inspecteur? Pourquoi après La Recherche, et avant le déluge, aucun Grand Écrivain ne peut-il naître des flancs décomposés de la décadence. Tels sont les thèmes et accents de ce livre que la Table ronde vient de rééditer.

Le royaume révélé aux petits



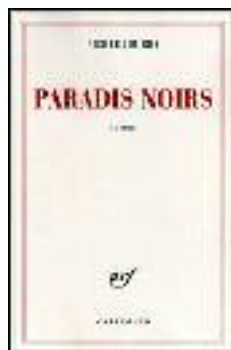
★★★★☆

Eloi Leclerc

DDB, 128 p., 14 €

Le Royaume de Dieu dont Jésus proclame la venue est un Royaume caché aux yeux du monde. Et il le sera jusqu'à la fin des temps, bien qu'il soit déjà présent parmi nous. Selon saint Luc, « le Royaume, dit Jésus, n'est révélé qu'aux tout-petits ». Qui sont ces tout-petits? En quoi consiste cette révélation? Quels sont les « secrets du Royaume »? L'ouvrage présent embrasse toutes ces questions. Mais en fait, la réponse ne peut venir que de Jésus lui-même, de son expérience et de sa Passion. Comme les premiers disciples, nous sommes tous appelés à nous délivrer d'une vision « mondaine » du Royaume pour découvrir la profondeur de l'amour de Dieu vécue par le Christ, amour qui nous délivre de la mort et des forces de la nuit. Nous sommes les sujets de ce royaume. À nous, donc de nous y préparer au mieux.

Paradis noirs



★★★★☆

Pierre Jourde

Gallimard, 265 p., 18 €

À 60 ans, l'auteur de « Pays perdu » revient à Clermont, où il est invité dans une résidence d'écrivains. Lorsqu'il ne rédige pas des notes pour un catalogue de vente par correspondance, il signe en effet des livres prêts qui lui valent une petite notoriété de philanthrope dont il joue volontiers. Ça, c'est pour la façade. La vérité est qu'il est hanté par le souvenir de François et qu'il ne cesse de poursuivre son fantôme.

Il y a toujours, sur les photos de classe, excentré et debout, semblant vouloir échapper à l'objectif, ou le narguer, un grand garçon ténébreux, qui semble plus âgé que les autres et d'une inquiétante voire méprisante maturité. On se souvient de lui comme d'une éclipse. On ne sait jamais ce qu'il est devenu. Il faisait peur; il n'en finit pas d'obséder. C'est le mouton noir des paradis noirs.

Celui que le narrateur, n'a pas oublié se prénomait François. Il avait les yeux bleus et le charisme d'un chef de bande. Il était à la fois fascinant et terrorisant. Le mysticisme ajoutait à son intransigeance et à sa haine de l'humanité. Il en imposait non seulement aux élèves mais aussi aux bons pères du collège religieux de Clermont-Ferrand, dans les murs froids et humides duquel toute cette histoire a commencé. À l'institution Saint-Barthélemy François avait son souffre-douleur, le blond, chétif et délicat Serge, qui fut humilié et sacrifié,

mais aussi ses deux alliés, Boris et le narrateur.

Avant, c'est le vrai et passionnant sujet du roman, rythmé par les vers lancinants du poème Baudelaire, « la Servante au grand Cœur »: l'enfance paysanne et misérable de François, élevé par de vieilles femmes dans un hameau du haut Cantal, l'étouffant gynécée, la crasse qui colle à la peau, les querelles de voisinage, et le poids des morts, des pauvres morts qui « ont de grandes douleurs ». Le sujet est inflammable et la prose, qui emprunte à Huysmans et Bernanos, magnifique d'exaspération et de tendresse bafouée.

Rome et Jérusalem



★★★★☆

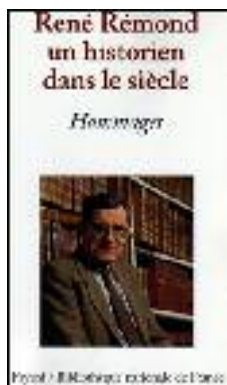
Martin Goodman

Perrin, 710 p., 28 €

De tout temps, la judéité a été l'objet de conflit et de tension. En 70 après J.C., Jérusalem fut mise à sac par les Romains. Mais cet épisode fut plus qu'un conflit entre un empire et l'un de ses vassaux. Pendant trois siècles, les juifs repoussés en marge de la société impériale, en vinrent à considérer Rome comme la quintessence du mal. Un tel antagonisme entre deux civilisations antiques qui, auparavant, avaient coexisté pacifiquement, et sans précédent. Reste à comprendre les racines et les manifestations diverses de ce conflit. Dans un livre qui a fait date, l'académicien Martin Goodman, professeur à Oxford, retrace l'histoire de la naissance de l'antisémitisme dans l'empire romain. Au moment où les représen-

tants de l'empereur restaient invisibles sauf pour lever l'impôt ou garder le palais du roi Hérode, où la paix romaine profitait à Jérusalem, et où on commençait à parler de coexistence éternelle, l'impensable s'est produit. Martin Goodman entraîne le lecteur dans une exploration passionnante de deux sociétés, deux cultures qui se découvrent face à face. Un livre remarquable.

René Rémond un historien dans le siècle



★★★★☆

Collection

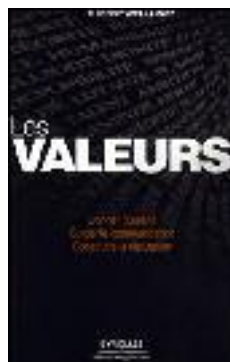
Fayard, 120 p., 16 €

Spécialiste de l'histoire contemporaine, René Rémond (1918-2007) est l'auteur d'une œuvre considérable qui a largement contribué au renouveau de l'histoire politique et religieuse en France (Les Droites en France, La Vie politique en France..., Notre siècle...). Cet universitaire éminent, président de la Fondation nationale des sciences politiques et membre de l'Académie française, était aussi un intellectuel présent à son temps, attaché à un catholicisme d'ouverture: homme de communication et de responsabilités, il assumait d'importantes fonctions publiques, dans l'Université notamment et dans le monde de l'audiovisuel, qui le révéla au grand public comme un observateur aigü de l'actualité politique.

Le 29 novembre 2006, la Bibliothèque nationale de France, à laquelle il avait confié en don l'ensemble de ses manuscrits et archives person-

nelles, lui consacrait une journée de colloque, réunissant autour de lui plusieurs de ses proches, amis ou disciples, sous la présidence de Jean-Noël Jeanneney: Jean-Jacques Becker, Jean Boissonnat, Alain Duhamel, Philippe Levillain, Henri Madelin, Pierre Nora, Jacques Prévotat, Jean-François Sirinelli. Ce volume, préfacé par Bruno Racine, reprend les diverses contributions d'une rencontre particulièrement féconde avec ce grand témoin du XXe siècle. Ce livre recueille les hommages de ses proches, amis ou disciples.

Les valeurs



★★★★☆

Thierry Wellhoff

Eyrolles, 190 p., 24 €

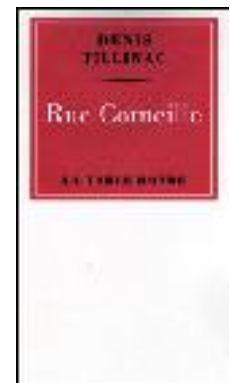
Les valeurs? Régulièrement invoquées dans les entreprises, celles-ci recèlent bien des ambiguïtés. Valeurs morales? Valeurs de marque? Valeurs institutionnelles? Qu'est-ce au juste que des valeurs? À quoi servent-elles? Comment les choisir? Comment les utiliser? Comment évaluer leur intérêt?

À une époque où les entreprises comme leurs salariés et leurs clients sont en recherche de nouveaux repères, un système de valeurs est à même de donner un sens aux différents enjeux de l'entreprise, de garantir la cohérence de sa communication et de contribuer à sa réputation. En trois grandes parties (Comprendre les valeurs; Connaître les valeurs; Engager une démarche valeurs). Cet ouvrage donne tous les conseils, tant théoriques que

concrets, pour mettre en place un système de valeurs et les bénéfices que l'on peut en attendre.

Bouleversant la dichotomie valeurs de marque/valeurs éthiques, ce livre apporte un éclairage neuf. Il propose, sous l'appellation « code génétique », un modèle original qui répondra aux attentes des Directions des entreprises en alliant communication marketing et communication institutionnelle.

Rue Corneille



★★★★☆

Denis Tillinac

La Table ronde, 200 p., 18 €

Sous les pavés de Paris, la Corrèze. Si les lignes frémissantes, d'une grande beauté d'écriture, nous touchent à ce point, c'est qu'il est le livre de la fidélité. Pourtant, à en croire le dernier titre de Denis Tillinac, rien de plus parisien que cet autre lui-même qu'il a fréquenté pendant cinq ans au comptoir du Danton, Rive gauche. Le politique affairé, compagnon de l'élection de Jacques Chirac, le directeur de la Table ronde, aux prises avec ses manuscrits, n'étaient que ses doublures: ils faisaient semblant d'être là. Le vrai Tillinac, celui dont « la grand-mère avait vu des loups », ne quitte jamais sa Corrèze intime. « Une terre du verbe » où il connaît l'« emplacement de son cercueil, à trente centimètres près ». « On ne peut m'offrir un plus beau royaume que celui-là », rêve-t-il tout haut dans son antre de la rue Corneille. Dans le train d'Austerlitz, au volant de sa voiture, ce qu'il laisse derrière lui lors-

qu'il rentre au village lui semble « entaché d'irréalité ». Sous les secrets de l'éditeur (instructifs) ou les mises en garde de l'intellectuel engagé qui voudrait changer l'élite, affleure le privilège de pouvoir basculer dans un monde que nous serons les derniers à connaître. Avec les Brivistes, dont il se sent « solidaire », il a assisté à cette terrible situation, la mort de la payannerie : « Sept mille ans, et plus rien ».

Simone Weil



★★★★☆

Sylvie Courtine-Denamy

Cerf, 150 p., 18 €

À l'occasion du centenaire de la naissance de S. Weil, l'auteur interroge la question du déracinement dont souffrait la philosophe. Elle décida de se déraciner volontairement pour partager les souffrances de ceux que le hasard de la naissance avait moins favorisés qu'elle. Elle connut ainsi la condition ouvrière et agricole et prit racine dans l'inspiration chrétienne.

En 1943, Simone Weil, après avoir pris la route de l'exode vers Marseille, puis celle de l'exil vers New York, a finalement réussi à se faire rapatrier à Londres dans les services de la France libre pour partager le sort de ses compatriotes. Elle y rédige son « second grand œuvre », que sa mort l'empêcha d'achever, L'Enracinement. En vue de la réorganisation de la France après-guerre, la philosophe

formule un certain nombre de propositions politiques pour remédier à la maladie dont souffrait son époque, le déracinement. Pour porter ce diagnostic, celle qui était trop bien née, voulut se déraciner, partager les humiliations de ceux que le hasard de la naissance avait moins favorisés qu'elle, se frotter au réel. Agrégée de philosophie, elle endura successivement dans sa chair la dure condition ouvrière, puis celle du monde agricole. S. Weil affirmait haut et clair n'avoir aucune racine dans la tradition juive : « on n'hérite pas d'une religion ». Pourquoi celle qui prétendait être née et avoir grandi dans « l'inspiration chrétienne », le seul réel garant à ses yeux contre le désordre de l'époque, ne parvint-elle pas à franchir le seuil de l'Église, demeurant en attente, incapable pour sa part de prendre racine en ce monde ? Peut-être parce que « seule la lumière qui tombe continuellement du ciel fournit à un arbre l'énergie qui enfonce profondément dans la terre les puissantes racines. L'arbre est en vérité enraciné dans le ciel ».

Sermons aux oiseaux



★★★★☆

François Cassingena

Ad solem, 300 p., 25 €

Les paroles du Christ se déploient avec ceux qui les lisent à la clarté de leurs cinq sens. Avec leurs yeux, bien sûr, mais des yeux doués d'un regard

longuement poli par la contemplation, aiguisé par la patience, vivifié par l'étonnement. Un regard à la fois vieux de milliers d'années, car s'enracinant dans les profondeurs du temps de la Révélation, et jeune à chaque aujourd'hui, car s'enfantant d'instant en instant, ouvert à du neuf, à de l'insoupçonné. C'est à cette lecture que nous convient ces Sermons aux oiseaux, la joie de lire avec nos cinq sens, et de développer, à notre tour et à notre mesure, un sixième sens : celui du chant silencieux, du picorement de la lumière, d'une continue migration intérieure pour découvrir les trouées d'infini secrètement inscrites dans notre finitude. À vrai dire, tous les sermons sont aux oiseaux qui font du ciel une terre et de la terre un ciel. Qui font du ciel un texte et de ce texte un haut chant de la terre. Qui font de tout un vol dans l'immensité.

Avant toute chose commençons par considérer le Prédicateur lui-même à l'orée de ses sermons qu'il prononce en des sites dont la nature et sa diversité représentent déjà à elles seules tout un sermon, car la composition du lieu est aussi pertinente que celle de la parole. Jésus, voyant les foules, monta sur la montagne ; et comme il s'était assis, ses disciples s'approchèrent de lui ; et ouvrant la bouche, il les instruisait en disant : « Bienheureux... » (Mt 5,1). Tout un sermon serait à écrire, rien que sur cet exorde, toute une méditation rien que sur ce frontispice. Avant même qu'un mot ait été prononcé (et quel mot que celui qui le sera le premier !), tout est déjà éloquent : le sermon a déjà commencé dans son décor lui-même. Aussi attardons-nous, asseyons-nous, installons-nous complaisamment sous ces tréteaux de la Parole champêtre. La Voix se pose parmi nous, avec toute la majesté de son naturel.

Le rite et l'homme



★★★★☆

Louis Bouyer

Cerf, 300 p., 24 €

Pasteur luthérien en 1936, Louis Bouyer est reçu dans l'Église catholique à l'Abbaye de Saint-Wandrille (Seine-Maritime) en 1944. Et il entra dans la congrégation des prêtres de l'Oratoire. Il a été professeur à l'Institut catholique de Paris jusqu'en 1963 et ensuite a enseigné en Angleterre, en Espagne et aux USA. Deux fois nommé par le pape à la Commission théologique internationale, il a participé à la préparation du Concile Vatican II (liturgie et œcuménisme). Il compte parmi les plus grands théologiens français du XXe siècle. Les questions liturgiques reviennent sur le devant de la scène. Le Cerf réédite donc certains textes forts intéressants.

Mircea Eliade (1907-1986) a montré que l'homme, en quête du sens de la vie et du monde, se sert du rituel comme d'un outil indispensable et permanent. Les innombrables gestes de consécration trahissent le besoin de vivre dans un univers sacralisé. Sa lecture ouvre le Père Bouyer à l'anthropologie religieuse: ses études sur le sacré, le mythe et le symbole lui font écrire *Le Rite et l'Homme* (1962): « Le Christ est vraiment celui qui réalise, et bien au-delà de toutes nos espérances, ce que l'humanité attendait confusément, sans pouvoir se le formuler à elle-même. » Il pense avec son ami Tolkien que « toute pensée humaine est nécessairement symbolique » et médite sur le cycle du

Graal comme mythe chrétien (*Les Lieux magiques du Graal*, 1986). Contre la perte du sacré et l'oubli de Dieu, il défend et illustre le merveilleux chrétien: « Devant les sagesse toutes écroulées d'un monde mourant d'avoir fui son Créateur, pouvons-nous tarder encore à retisser dans la fidélité la tunique sans couture de l'unique Sauveur! Le grand Pan est mort: tous les oracles se sont tus. Ce qu'il y avait pourtant de nostalgie divine dans la sagesse de l'Acropole ne peut plus attendre davantage que nos voix réconciliées attestent enfin la Sagesse du seul Icare remonté aux deux: le crucifié du Golgotha. L'Alpha du matin éternel peut seul nous faire rejoindre par-dessus le chaos l'Oméga du jour sans plus de soir. »

Toute sa vie, Louis Bouyer aura été un immense penseur de l'infini mystère chrétien, mais, comme a dit de lui son collègue le cardinal Hans Urs von Balthasar: « Toute sa vie, il aura proclamé, sa vie elle-même aura proclamé, l'inséparabilité de la vérité et de la vie ».